

Valérie Dréville passe d'un personnage à l'autre avec fluidité, donne vie à ce récit à vif, assenant les mots dans toute leur crudité, leur urgence, leur poésie... Jean-Louis Fernandez

— Dans un seule-en-scène hypnotique, Valérie Dréville déroule le texte âpre et émouvant de Claudine Galea mis en scène au cordeau par Émilie Charriot.

— Un trio féminin complice pour évoquer l'intimité de familles bousculées par les soubresauts de l'histoire.

Un sentiment de vie
Au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris (1)

Faut-il encore souligner l'immense talent de Valérie Dréville, sa présence sidérante, son regard intense? Oui, bien sûr, quand ils se manifestent une fois encore sur la scène dépouillée du Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. La comédienne arrive lentement, se campe face au public et ne bougera plus – à peine quelques pas esquissés. Aucun artifice n'est de mise, elle est vêtue simplement d'un pull bleu et d'un pantalon noir, les cheveux sagement noués, aucun décor, si ce n'est le mur ocre du fond de scène sur lequel se découpe sa silhouette au-réolée d'une lumière adoucie, aucune musique, si ce n'est celle de sa voix... jamais forcée, toujours juste...

« Je voulais écrire sur mon père depuis longtemps... (...) même si c'est difficile. » Ainsi débute ce monologue saisissant écrit par la romancière Claudine Galea. Un texte singulier, rugueux, dans les méandres duquel on se perd parfois, ne sachant plus qui est l'incarnation du « je », du « elle » fondus souvent dans un « nous » collectif. Peu importe, on se laisse emporter, balloter, étreindre par le flot tumultueux des mots qui mêlent les histoires intimes, celles qui s'écrivent au sein des familles, à celle de la France, les minuscules et la majuscule.

Émilie Charriot signe une mise en scène épurée, concentrée sur la seule présence incandescente de Valérie Dréville pour mieux révéler cette écriture libre, impitoyable, fracturant le récit en trois parties qui s'embroient les unes dans les autres à la manière des poupées russes.

Il y est d'abord question de Falk Richter et de son livre *My Secret Garden*. L'auteur et dramaturge allemand né en 1969 signe sous ce titre un journal intime et cruel sur son adolescence et le poids du



L'amour au bout de l'écriture

Il faut pourtant trouver la force de vivre, et ne jamais cesser d'écrire, implore Valérie Dréville le regard brillant posé sur chacun d'entre nous.

repères

Trois femmes aux manettes

Claudine Galea. Elle est l'auteur de pièces de théâtre, de livres pour enfants et de romans dont plusieurs ont été adaptés au théâtre : *Au bord*, par Stanislas Nordey, *Au bois*, par Benoît Bradel, et au cinéma, *Je reviens de loin*, par Mathieu Amalric.

Émilie Charriot. Actrice et professeure de théâtre, elle a notamment mis en scène *King*

passé nazi dans la société de son pays comme dans sa famille. De cette confession crue et désespérée exhalée par son « frère artistique », Claudine Galea dévie sur son propre jardin secret, dévoilant l'amour fou pour son père atteint d'un cancer qu'elle accompagnera pas à pas vers sa dernière demeure.

Un père pied-noir et militaire qui a toujours combattu fièrement pour la France en Algérie, en Indochine, pendant la Secon-

Kong Théorie de Virginie Despentes et *Passion simple* d'Annie Ernaux, qu'elle interprète.

Valérie Dréville. Formée à l'École de Chaillot, elle a travaillé avec les plus grands metteurs en scène. Elle raconte son aventure théâtrale dans un ouvrage qui vient de paraître : *L'Art du débutant. Le travail de l'actrice sur elle-même, où elle partage les enseignements reçus d'Antoine Vitez, d'Anatoli Vassiliev, ou de Thomas Ostermeier* qui en signe la préface (Actes Sud, 154 p., 20 €).

de Guerre mondiale, un père raciste aussi qui a épousé une femme communiste et anticolonialiste. Peut-on vivre « une vie normale » quand on est « issu » de ces êtres de convictions opposées, quand on doit affronter le chaos familial qui se cogne à celui de l'Histoire et sa folie meurtrière? Où trouver ce sentiment d'amour qui se dérobe quand on pense le tenir?

Un sourire parfois esquissé, la main cachée dans une poche, le corps ancré dans le plateau noir, Valérie Dréville passe d'un personnage à l'autre avec fluidité, donne vie à ce récit à vif, martelant les mots, les chuchotant, les assenant dans toute leur crudité, leur urgence, leur poésie... Le père parlait de politique pour éviter de parler d'amour et reportait son admiration sur son idole, Frank Sinatra... Voilà la comédienne qui entonne *Noël blanc*, timidement repris par quelques spectateurs, *My Way*, *Strangers in the Night*...

La lumière s'atténue peu à peu sur le public jusqu'alors éclairé, quand l'actrice fait surgir du passé le nom d'artistes qui ont cher-

ché toute leur vie à saisir « ce pu-tain de sentiment de vie » parfois en vain – Virginia Woolf se remplissant les poches de pierres avant de s'enfoncer dans la rivière, Sylvia Plath se plongeant la tête dans le four à 31 ans, Nina Simone éperdue de solitude à Carry-le-Rouet... Combien de combats perdus, de rêves brisés, d'amours déçues?

Il faut pourtant trouver la force de vivre, et ne jamais cesser d'écrire, implore Valérie Dréville le regard brillant posé sur chacun d'entre nous. Écrire pour faire reculer la peur, écrire pour réparer les silences, écrire pour ne pas oublier les « sales guerres » d'hier et d'aujourd'hui, leurs « sales traces » toujours inscrites dans nos mémoires, écrire encore sans même savoir si les livres nous sauveront.

Écrire enfin et surtout pour oser dire l'amour, nécessité absolue de l'existence. « Je t'aime papa », murmure-t-elle. L'a-t-il seulement entendu?

Laurence Péan

(1) Jusqu'au 27 janvier. Rens. : 01.46.07.34.50 et bouffesdunord.com